

adopté une résolution condamnant énergiquement une attaque armée des troupes d'Israël sur un village de la frontière de la Jordanie. Elle affirmait de nouveau que les parties en cause sont tenues de se conformer aux termes de l'accord d'armistice et aux résolutions du Conseil de sécurité de manière à s'acheminer pacifiquement vers un règlement permanent de ce problème.

Au cours de 1953, nous avons été témoins de la démission du premier secrétaire général des Nations Unies, M. Trygve Lie, et de la nomination de son successeur, M. Dag Hammarskjöld. La tâche de créer, de maintenir et de préserver les traditions d'un service public international dans l'atmosphère qui régnait au cours des années critiques d'après-guerre n'a pas été facile et ne l'est pas encore. Si notre organisation a pu en arriver au point où elle en est, c'est grâce à la direction et aux services de tous ceux qui ont travaillé fidèlement au service des Nations Unies. Déjà nous nous attendons, —j'ai même la certitude qu'il continuera d'en être ainsi,—que le nouveau secrétaire général rende à l'Organisation des services de premier ordre.

Parlant à la huitième session de l'Assemblée générale, le secrétaire d'État aux Affaires extérieures a dit et je cite:

Les Nations Unies peuvent encore compter sur une formidable réserve d'appui international. En dépit de l'abîme qui sépare le monde, bien que certains secteurs de l'opinion n'aient pas encore réussi à admettre l'interdépendance et le besoin d'unité, en dépit de l'insuffisance de nos propres efforts en vue de traduire des aspirations dans la réalité, il existe une communauté mondiale grandissante,—dépassant les cadres des continents, des races, des langues et des convictions religieuses,—qui suit et seconde les efforts entrepris en vue d'une collaboration mondiale. Par la conscience et la lucidité d'esprit que nous apportons à l'exécution des tâches qui nous incombent et dans la mesure où nous ferons des points de l'ordre du jour soumis à la huitième session les symboles d'une action pratique et concertée, les Nations Unies mériteront qu'on leur continue cet appui.

Monsieur l'Orateur, si l'on en juge par cette norme, je crois que la huitième session a confirmé l'opinion que partage, j'en suis convaincu, l'immense majorité des Canadiens, voulant que les Nations Unies restent la pierre angulaire de notre politique dans le monde actuel.

L'hon. George A. Drew (chef de l'opposition): Aujourd'hui, pour la première fois depuis le début de la session, monsieur l'Orateur, et du reste pour la première fois en 1954, on a consacré toute une journée à la question de la survivance. Nous ne parlons pas des affaires extérieures non plus que des choses qui intéressent le secrétaire d'État aux Affaires extérieures (M. Pearson). Ce dont nous nous entretenons en ce moment ce sont

des chances de survivance de la civilisation. Je souhaite que l'intérêt que suscite cette question soit plus grand qu'il pourrait parfois le sembler.

En écoutant certaines des choses qui ont été dites aujourd'hui ou l'analyse de la situation très grave dans laquelle nous nous trouvons actuellement, j'ai éprouvé comme le sentiment de vivre un rêve. Je n'ai pu me défendre, si j'ose dire, de penser que nous avions déjà entendu cela quelque part. L'honorable député de Vancouver-Sud (M. Philpott) me rappelle des souvenirs qui ne sont pas sans rapports avec la discussion d'aujourd'hui. Si je parle de lui c'est que je le connais depuis plus longtemps que quiconque ici, si ce n'est le député de Simcoe-Nord (M. Ferguson). J'ai joué au football avec le représentant de Vancouver-Sud il y a bien longtemps. D'ailleurs j'ai joué au football avec celui de Simcoe-Nord encore plus tôt.

Une voix: Vous poussiez déjà des bottes, dès ce moment!

L'hon. M. Drew: Je me souviens qu'en effet c'est moi qui bottais le ballon, jouant sur la ligne des demis de l'équipe de l'Université de Toronto. J'étais demi centre. Le demi droit était le fils d'un libéral très bien connu, et que l'on présumait être libéral aussi. Le demi gauche était plutôt considéré comme à gauche, mais nous étions tous bons amis. Je me trompais sans doute quant à l'interprétation qu'on donnait de ses opinions à l'époque, mais comme je l'ai dit, nous étions tous bons amis. Cela ne semble pas très loin, malheureusement, et puis, peu de temps après nous nous trouvions dans la même brigade d'artillerie outre-mer. Si je parle de cela maintenant, c'est que ces souvenirs évoquent de nombreux plaisirs de la vie d'avant la première guerre mondiale, et c'était une vie très agréable. Cela me rappelle également une autre sorte de guerre, une guerre très dure, guerre qui, nous disait-on, était censée mettre fin à toutes les guerres. En fait c'était l'Armageddon.

Mais le résultat prévu ne s'est pas produit. Après la guerre, terminée par l'armistice du 11 novembre 1918,—dont nous nous souvenons plutôt que de la date mentionnée comme jour de la paix, ce qui est significatif,—nous rêvions d'un monde nouveau et raisonnable, un monde où la raison devait dominer. Les jeunes gens de cette époque,—comme le député de Vancouver-Sud, moi-même et d'autres,—dont plusieurs sont maintenant ici, tenant compte des leçons d'avant-guerre, croyaient que la Société des Nations, qui fut créée alors aux termes d'une charte qui faisait partie intégrante du Traité de Versailles, avait en fait établi le meilleur des mondes où le sens